

« La poésie m'aura sauvé du pire... »<sup>1</sup>

Anita AHUNON

« La poésie m'aura sauvé du pire ... ». À l'instant où je lus cette citation, je compris pourquoi, sans trop de dégâts, j'étais passée « du maître totalement ignorant » au « maître apprenant », en évitant justement le « pire ».

Rien ne me préparait, et surtout pas mes études, à la fonction d'enseigner la lecture et l'écriture à des personnes analphabètes. Rien, sauf l'envie. Mais nous savons tous que l'envie n'est pas suffisante, jamais et nulle part, qu'il faut d'autres ingrédients pour réussir un projet. Bien sûr, envie, désir sont de « beaux mots » que véhiculent notre langage et notre pensée. Trop souvent nous oublions les efforts, les sacrifices, les dons, les capacités que cela nous demande.

Derrière mon projet, je croyais qu'il y avait le mot « amour » : amour de l'opprimé, amour de l'immigré etc. Des expressions, un peu tristes, mais belles... Derrière envie, désir, amour, vouloir... Il fallait conjuguer les verbes pouvoir et savoir.

En sortant mon alphabet découpé et collé sur une plaque de carton, celle-là même qui sépare les boissons dans les conteneurs des supermarchés, je croyais détenir le secret de l'apprendre à lire. Très vite, je me rendis compte que l'apprentissage passe par une histoire, celle de chacun et de tous. Qu'il faut transformer l'émotion de l'appréhension en une émotion plus grande, plus forte, celle de réussir.

Devant mon incapacité à faire un choix dans ce qui était proposé à la devanture des librairies, je décidais d'acheter un recueil de poésies de Tahar Ben Jelloum : « *Les amandiers sont morts de leurs blessures* », un poète de la même culture que mes apprenantes. Qu'allais-je faire de ce recueil ? Je

n'avais pas encore d'idées mais je le tenais, serré contre moi comme une promesse de me sortir de mes difficultés. Comment les intéresser ? Comment les aider à s'investir dans le difficile apprentissage de la lecture et l'écriture ? Je me rendais compte que sans leur aide, nous n'y parviendrions pas. Je tournais les pages du recueil, en ne lisant aucun poème, juste en feuilletant et en rêvant... Quand, je tombai page 82 sur une poésie non nommée :

*Que mon peuple me pardonne*

*Toi qui ne sais pas lire,*

*Tiens mes poèmes*

*Tiens mes livres*

*Fais-en un feu pour réchauffer tes solitudes...*

Après avoir dit quelques mots sur T. Ben Jelloum, ce qui suscita un sourire de fierté sur les lèvres de mes apprenantes, je décidai, dans un premier temps, de lire tout simplement le poème.

Alors qu'habituellement, j'avais beaucoup de mal à capter leur attention, à obtenir un peu d'écoute, dès les premiers vers l'ambiance des cours ressembla presque à un lieu de recueillement. La poésie terminée ; le silence était chargé de non-dits. Les visages étaient paisibles. L'angoisse qui s'inscrivait trop souvent sur leurs traits, avait complètement disparu. Les corps détendus, elles s'enfonçaient au fond de leur chaise, presque impudiques. Elles attendaient. Je relus la poésie une seconde fois.

- On comprit (c'était Zhora, une jeune femme marocaine de trente deux ans, qui voulait me signifier qu'elles avaient compris la poésie).

(1) Hubert Haddad, « Le cimetière des poètes ».



*La poésie commence où le trouble de la désignation s'installe.*

Hubert Haddad

Je l'ignorai et continuai. La lecture terminée, je leur demandai de me dire ce que nous chantait le poète. Mon étonnement fut de « taille » ; ces femmes, pour qui il semblait impossible de dire une phrase correctement, m'expliquaient avec des mots un peu « barbares » la poésie de Tahar Ben Jelloum. J'avais trouvé l'ouverture. La poésie servirait de tremplin à l'acte d'apprendre à lire et à écrire. Il me fallait maintenant construire des séances autour de l'émotion donnée par la poésie pour activer le désir de s'installer dans un vrai rapport à la lecture.

Les deux mois qui avaient précédé mon achat n'étaient pas restés sans travail. Mais nous étions toujours dans l'analogie. C'était la façon, dont j'avais appris à lire, écrire et qui avait donné des résultats. D'autre part, reconnaissant les syllabes dans divers mots, ces femmes pensaient s'inscrire dans l'acte de lire et se sentaient rassurées. Moi, j'étais installée dans une facilité qui donnait peu de résultat. Lorsque nous abordions une phrase, un petit texte, aucune d'entre elles ne s'autorisait, sans doute parce qu'elle n'en comprenait pas le sens, à le commenter. Régulièrement, je lisais de la poésie, elles y prenaient beaucoup de plaisir, mais me semblait-il, nous n'avancions guère. Au contraire, j'avais l'impression de me trouver dans une impasse. C'est alors, que me vint l'idée de leur faire peindre un poème. Je choisis un poème imagé « Le dormeur du val » de Rimbaud. Avant la lecture nous nous mîmes à l'installation de cette séance. C'était la première fois qu'elles tiendraient un pinceau dans les mains. Les premières fois s'inscrivent dans le souvenir. La première fois c'est une « trouille » qu'il faut briser. Je voulais que cette première fois fut réussie. Je ne parlais pas, ne trouvant pas de mots. Je remplissais les gobelets d'eau, de peinture, disposais sur la table les

palettes, des chiffons, des éponges, des petites brosses, des rouleaux, des feuilles blanches. Elle m'imitaient, répétant mes gestes dans le silence, sans rien demander. J'avais l'impression que nous ne respirions même pas. Enfin chacune reprit sa place. Le regard trahissait l'anxiété. L'une d'entre elle, Fatima fut prise d'un fou rire, ses compagnes suivirent d'un petit rire coincé

« Bien, nous allons donc peindre le poème. Je vais vous le lire trois fois, nous n'en discuterons pas, mais vous le ferez parler en le peignant. »

Et chacune se mit à l'ouvrage...

La séance terminée, nous avons affiché les dessins sur le mur. Les peintures ne se ressemblaient pas, chacune avait été attentive à un lieu différent.

« Ce qui serait bien c'est que l'on puisse lire le poème, sans le livre en suivant les dessins. Je vous propose de relire le poème et à vous de le remettre en ordre. »

A mesure que je lisais « *Le dormeur du val* » elles changeaient la place des dessins, pas toutes en accord avec la place choisie, elles se mirent à discuter sur les strophes. Finalement je pus lire le poème au seul regard des peintures.

Cette séance donna de vrais résultats. Elles prirent conscience que les mots sont une histoire, des images que chacun peut voir en fermant les paupières. Elles avaient compris que l'acte de lire, c'est donner du sens aux mots écrits...

Je ne raconterai pas les séances suivantes, ni celle déjà écrite dans un précédent dialogue qui était la description de l'élaboration de notre recueil de poésie. Mais je vais vous raconter l'histoire d'Olivier.

Olivier a 26 ans, envoyé par le bureau d'insertion du conseil général, il est toujours de mauvaise humeur. Les livres, « il s'en fout », il n'aime pas apprendre, rien ne semble l'intéresser, il maugrée qu'on l'oblige à être là. Il perturbe...

En lisant la poésie de Tahar Ben Jelloum, une idée m'est venue : je vous raconte la scène et je vous réclame toute votre indulgence.

- Nous quitterons les cours 20 minutes plus tôt qu'habituellement. Je te demande Olivier de rester un peu S'il te plait.

- Pourquoi faire ? (il est agressif mais pas violent).

- J'ai besoin de toi. »

Le cours terminé, les élèves se dispersent. Je prends un grand sac où je mets des manuels scolaires, trois romans, des journaux et un recueil de poésie que nous avons lu ensemble : « La cour couleurs »

Le parking de l'immeuble où se passent les cours est en travaux. De la fenêtre j'avais repéré un espèce de tonneau métallique.

- Qu'est-ce que l'on fait ? me demande Olivier.
- On va faire un feu.
- Pourquoi faire un feu ?
- Tu détestes les livres, quand on déteste

quelque chose, il faut le détruire, tu pourras brûler les livres puisqu'ils te déplaisent tellement.

J'ai allumé le feu avec les journaux. Je tournais la tête pour être attentive aux réactions d'Olivier, il avait posé son regard sur la cime des arbres.

- Vas-y, cela va te soulager .

Je lui tendais un à un les manuels scolaires, qu'il jeta sans même les regarder. Arrivé aux romans, il hésita un moment puis les mit au feu. Enfin, je lui tendis « La cour couleurs », moi-même je souffrais. J'aime beaucoup ce recueil pour enfants avec une très belle préface d'Albert Jacquard. Je regardais Olivier, ses yeux brillaient, sa bouche était serrée. Je m'autorisais, devant son hésitation à lui dire les premiers vers de « *Cité du poème* » d'Alain Serres.

*Qui aura assez d'argent  
Pour m'offrir un poème vrai  
Contre la misère ?.....*

Il recula et dit :

- Brûler les autres livres cela m'a fait plaisir, mais celui-là je ne peux pas, on dirait que je brûle des hommes.

Nous nous sommes séparés, j'ai offert à Olivier « *La cour couleurs.* »

Deux jours passèrent. Nous étions jeudi, le cours durait 3 heures. J'avais prévu un atelier écriture poésie, sur le thème : la main ( avec comme inducteur une poésie de J. Prévert)

Olivier était présent, silencieux, il suivait avec attention les consignes. La séance terminée chacun lut son texte, celui d'Olivier était un superbe cadeau.

*L'écran noir qui apparaissait, quand j'étais petit, dès que je rentrais en classe, j'ai eu le même quand je suis arrivé ici en cours. Aujourd'hui le*

*voile est blanc et ce que je vais écrire en noir, c'est ce que j'ai envie de savoir, d'apprendre.*

Il nous a raconté l'école de son enfance...

Me jugerez-vous cruelle ? mauvaise pédagogue ? Les cours avec Olivier étaient devenus insoutenables. Je ne voulais pas l'exclure. Cela m'était déjà arrivé, je l'avais mal vécu. Je n'avais pas envie de recommencer. Je voulais donner une autre chance à Olivier de s'en sortir. J'ai dû me faire violence pour pousser Olivier. Ce que vous pensez, peut être ne le saurais-je jamais. **Mais nous n'étions pas un, mais deux à être sauvés du pire par la poésie.**

Il faut penser que mon acte avait été irréfléchi. La poésie m'avait déjà sauvé du pire à plusieurs reprises. Par exemple à la faculté en DEUG de Lettres Modernes <sup>2</sup>. Et dans cet apprentissage avec les personnes analphabètes.

Elle venait aussi de sauver Olivier, non par magie mais parce qu'elle porte en elle, l'espoir des hommes. Elle est le regard sur un monde meilleur, sur ces choses si difficiles à toucher. Elle nous parle du réel même si la réalité s'en écarte.

La poésie a une place privilégiée dans nos cours. Le travail que je fais avec la poésie mériterait d'écrire un livre qui figurerait royalement à côté des livres faisant référence à l'apprentissage du français. Il faudra que le courage me vienne, mais la poésie est la douceur et la violence de ma vie et, si je l'utilise facilement dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, c'est parce que j'aime m'en servir, tout simplement : la ressentir, la faire vivre. **Je n'aime pas la parler...**

Ecoutez les vers du « *Poète de l'an 2000* », poésie qui a sa place dans mon premier recueil :

*Le poète aime et pleure en silence  
C'est un corps tout entier  
Qui pèse sur la terre  
Et, quand il ne reste plus rien :  
Il reste un poème... ■*

*La poésie, elle, ne parle que d'elle-même - d'une expérience de langage dans un esprit et un corps aux limites périlleuses du sens.*

*Hubert Haddad*

(2) Les notes obtenues en poésie m'ont permis d'atteindre la moyenne générale.